

## Extrait du roman

---

### Une fine pluie tombe ce matin-là

6h30, le 11 août 2016. Oya sort de chez lui. Une pluie fine tombe. Celle d'août. Celle que détestent tous les habitants d'Hiroshima. Trop de souvenirs. Trop de silence.

Ce matin, le footing traditionnel est laborieux. L'abus de saké familial, la veille, n'y est pas étranger. Son anniversaire a été bien arrosé. Il déteste courir sous la pluie. Mais il y va quand même.

Avant de partir, Oya a embrassé tendrement sa femme. Toute la famille dort encore.

À quelques kilomètres de là, Paul Reina a déjà enfourché son vélo. Comme chaque matin. Son rituel. Son corps refuse parfois, mais son orgueil jamais.

En courant, Oya pense à son fils Kensuke, son seul enfant, âgé de dix ans. Une naissance qui avait été pour les deux parents un parcours du combattant, un vrai marathon. Mais l'enfant tant attendu était bien arrivé.

Il n'aura jamais de frère, ni de sœur. Un enfant unique. Oya et Reiko ont mis longtemps à accepter cette idée.

Chez les Kagami, il n'était pas pensable de ne pas avoir d'enfant, c'était une évidence, une question de survie.

En août 1945, les Kagami auraient pu comme de nombreuses familles d'Hiroshima disparaître mais le destin en a décidé autrement.

Kensuke est un enfant roi.

Son grand-père Hiroshi passe beaucoup de temps avec lui depuis qu'il est à la retraite, un grand-père affectueux, qui adore raconter les traditions familiales à son petit-fils.

Oya a vu son père endosser le costume de grand-père avec bonheur, un costume qu'il porte à merveille.

---

### Hiroshima - 11 août 2016 - 6h30 du matin

Chaque matin à 6h30, depuis deux ans, Oya Kagami enfile ses Mizuno et part courir une heure. C'est devenu une habitude. Une nécessité imposée par son médecin.

Il a fumé pendant quinze ans. Deux paquets par jour. Ses poumons sont marqués.

Alors il court. Seul. Six jours sur sept.

Il aime cette solitude, celle du coureur de fond. Reiko nage, Kensuke fait du judo. Lui, c'est la course.

Sur sa table de nuit, un livre usé : *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond*, de Haruki Murakami. Il le relit souvent.

Au début, courir était dur. Presque douloureux. Son corps protestait. Mais il n'avait pas le choix. Il a tenu bon.

Pluie, vent, chaleur étouffante : rien ne l'arrête.

Il court six jours sur sept dix kilomètres.

Notre homme est un lève-tôt. Il adore voir sa ville de naissance se réveiller. Elle semble lui appartenir.

Il aime apercevoir les premiers piétons, les premiers livreurs en action. Les mêmes paysages qui changent au rythme des saisons.

Hiroshi, son père, l'encourage. Ancien coureur de 400 mètres, quelques marathons à son actif.

Mais aujourd'hui, ce sont ses genoux qui le freinent. Il préfère le golf, avec Paul Reina.

Ce matin-là pourtant, quelque chose va déranger le rythme habituel.

---

### **Une immense boule de feu dans le ciel**

En arrivant à un kilomètre de chez lui, Oya aperçut une boule de feu dans le ciel. Au loin, les sirènes hurlaient déjà.

Il accéléra, traversa les rues, le souffle court.

En bas de sa rue, il s'arrêta net.

Devant sa maison, des sapeurs-pompiers finissaient d'éteindre un incendie. Sa maison brûlait.

Il courut jusqu'au premier camion.

Un jeune pompier le repoussa :

– Zone de sécurité, monsieur !

Oya hurla, insista, expliqua. Sa famille. Sa femme. Son fils. Son père.

Le Chee, un homme d'une soixantaine d'années, s'approcha. Son visage en disait plus que ses mots.

– Ils sont morts dans leur sommeil. Explosion de gaz, ce matin à sept heures.

Oya resta figé. Il ne parla pas. Il n'entendait plus rien.

Deux minutes passèrent. Peut-être dix.

Les pompiers continuaient à circonscrire l'incendie. Empêcher qu'il se propage aux maisons voisines.

En ce 11 août au matin, après avoir fêté la veille ses quarante ans, Oya venait de tout perdre.

Son père. Sa femme. Son fils. Son oncle. Sa tante.

Il venait de vivre l'enfer sur terre.

Naruto Lee, le chef pompier, l'emmena à l'arrière du camion. On lui tendit un café. Il ne sentit pas le goût.

Sa main tremblait.

Naruto s'en aperçut et lui tendit un blouson.

L'odeur de brûlé envahissait tout.

Le pompier parla. Travaux. Canicule. Conduite de gaz. Voisins. Le souffle.

L'alerte avait été donnée par les voisins, après une forte odeur de gaz.

La déflagration s'était produite avant l'arrivée des secours.

Des mots.

Mais Oya ne les entendait pas.

---

Seul à l'arrière du camion, Oya regardait ce qu'il restait de sa maison.

Il ne se levait pas. Ne pleurait pas. Ne criait pas.

Il était mortifié. Figé.

Ses jambes étaient lourdes.

La douleur trop dense. Trop massive.

L'odeur de brûlé partout.

Le chef pompier le surveillait. Prêt à intervenir.

Un homme s'approcha. Tremblant. L'ouvrier. Celui qui avait percé la conduite.

Il sanglotait. Il semblait avoir le même âge qu'Oya.

Cinq morts. Dont un enfant. Tous Kagami.

La discussion entre les deux hommes dura une quinzaine de minutes.

Oya sortit un mouchoir de sa poche. Le lui tendit.

– Tenez.

Puis il sortit son téléphone portable de sa poche arrière. Il l'avait toujours sur lui. Reiko y tenait.

Il composa le numéro de Paul Reina, l'ami fidèle de son père.

Cinquante ans d'amitié. Depuis Paris. 1967.

Les événements de Mai 68 avaient scellé leur lien. Une année étudiante, mouvementée. Puis des voyages. Des retrouvailles.

Jusqu'à l'installation définitive de Paul au Japon, auprès d'Hiroshi.

Oya fixait sa maison.

Il n'avait plus de maison. Plus de voix